

# Le ciel et le Tage pour compagnie

**D**e Lisbonne, il faudrait dire le meilleur, mais aussi le pire. Dire la beauté, la noble douceur de la ville en contemplant au-dessus de son fleuve, sa couleur on ne peut fixer – pas plus blanche grise, ocre, verte ou rose... –, la permanence obstinée et mélancolique de ce qui subsiste, perdure, comme soustrait aux temps, oublié par lui. Mais dire aussi, au même instant, la laideur et la composition, le bruit et l'outrage, la frottement des urbanistes pressés par la décadence et le profit, l'arrogance étalée des nouveaux riches et les pesanteurs éternellement comiques de la vie quotidienne des Lisboètes. Oul, il faut rejoindre passé vivant et présence sans mémoire, rassembler les deux dimensions, les mêler en une seule image, forte, contradictoire, en un prisme par lequel aura quelque chance de percevoir, d'idéaliser, le charme singulier de Lisbonne.

On aime Lisbonne comme une personne. A la fois familière, jamais tout à fait étrangère, et, dans la lumière de certains matins, surprenante, comme neuve. Jusqu'à ce qu'on la découvre, c'est comme si on avait toujours déjà connue, puis oubliée. Jusqu'à ce qu'on la retrouve, son visage familier est imperceptiblement modifié, est devenu autre ; et plus que d'elle, on doute de son propre regard, de sa capacité à saisir les images.

Il y a ici toute une mythologie de la tristesse et de la langueur. Une tristesse publique et secrète. A force d'être invoquée, elle est devenue une réalité ; elle habite les maisons, circule dans les rues, informe le profil des personnes, crée l'atmosphère...

On aime Lisbonne comme un livre. Loins des circuits prévus, des raccourcis proposés par les digests touristiques et scolaires, elle circule à sa guise, conduit, cependant, avec une mystérieuse assurance, par certains parcours, par de sûrs chemins. On s'avoue alors les motifs personnels de cet amour que la mélancolie, paradoxalement, exalte : telle façade que l'écroulement a figée dans une improbable beauté, tel escalier dérobé, telle rue sans prestige, telle place où, soudain, la douceur de la ville se fait lointaine, tel belvédère surtout d'où la cité s'offre, admirable et tremblante, abîmée et somptueuse, serrée contre son fleuve, ouverte sur son estuaire.

Inspiratrice, Lisbonne a suscité d'innombrables poèmes et romans. Sérieux ou ironiques pour la plupart. Il suffisait cependant moins de la chanter que de se retrouver ou de se perdre en elle. Inexplicablement, cette ville a toujours été une sorte de catalyseur ou de déclencheur des tourments, des émotions, des désirs et des attentes, des histoires d'âmes. Fernando Pessoa reste bien sûr le poète emblématique (un peu trop) de Lisbonne. C'est dans le *Livre de l'intranquillité* (Christian Bourgois, deux volumes,

**LISBONNE**  
Livre de bord. Voix, regards, ressouvenances (Lisboa. Livro de bordo) de José Cardoso Pires. Traduit du portugais par Michel Laban. Gallimard, coll. « Arcades », 94 p., 70 F. (Inédit.)

**LISBONNE**  
de Fernando Pessoa. Traduit de l'anglais par Béatrice Vierne, introduction de Rodrigo Ordonez Blanco, postface d'Antoine de Gaudemar. 10/18, coll. « Odyssées », 120 p., 25 F. (Première édition : Anatolia, 1995.)

*Pour dire  
Lisbonne,  
ville littéraire,  
ville mouvante,  
changeante  
comme une  
personne,  
José Cardoso Pires  
s'enfonce,  
en intimité  
avec elle,  
dans l'épaisseur  
de sa mémoire  
et de son histoire,  
dans ses méandres  
et ses lumières*



1988 et 1992) ou dans certains poèmes, davantage que dans un banal guide touristique rédigé en anglais et récemment découvert, travail de commande poussif, que se révèle le caractère éminemment littéraire de la ville sur le Tage.

Beaucoup plus intéressant, le *Livre de bord* du romancier José Cardoso Pires offre une vue indirecte, donc conforme et adéquate, des charmes de Lisbonne. Guide sûr et informé, « pratiquant chevronné », Cardoso Pires ne cherche pas à maîtriser ce qu'il donne à voir, à entendre et à sentir. S'adressant à Lisbonne avant de parler d'elle, il fait l'aveu d'une défiance : « (...) Parce qu'il me manque une complicité et que personne ne peut apprendre à vivre un monde aussi intime que le tien sans complicité avec son image, ses savoirs, ses goûts et ses failles. Moi, tant bien que mal, je m'y essaie. Pour aboutir à cette compréhension, j'ai dû récapituler des enfances de quartier, revisiter des endroits ; je t'ai dite et redite, Lisbonne, et toujours avec un douloureux amour. » Alors, pour dire et redire cette Lisbonne douloureusement aimée, Cardoso Pires s'enfonce dans l'épaisseur de la ville, dans sa mémoire et dans son histoire, dans ses méandres et ses lumières, dans sa couleur changeante, dans ses figures, des plus prestigieuses aux plus humbles. Ils interpellent des fantômes qui ont chair et os, mais dont les visages se sont brouillés : « ... Les années passent, les générations changent, viennent des hommes de lettres, viennent des contrebandiers, viennent des dockers mêlés à des filles de civilisation, mais l'esprit et la couleur locale restent uniques. »

Les mots manquent toujours pour exprimer l'amour dans sa totalité, qu'il s'adresse à une personne, un livre ou une ville. De cet amour, l'objet seul recèle le secret.

Patrick Kéchichian